

Ce que la guerre fait aux coeurs



Roman

ERIC GEORGET

Éric Georget

Ce que la guerre fait aux cœurs

© Éric Georget, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8402-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes les femmes de ma vie, à mes enfants et mes petits-enfants,
Et à toutes les femmes dont le cœur reste debout dans la douleur,
Même en temps de guerre.*

Chapitre 1

Mount Holyoke College, Massachusetts

Novembre 1915

À quelques jours du dernier jeudi de novembre, date du très attendu congé de Thanksgiving, les premiers signes de l'hiver se faisaient déjà sentir sur le campus de Mount Holyoke College. Une fine brume humide recouvrait les pelouses, et des rafales de vent s'engouffraient dans les allées bordées d'arbres dénudés, faisant s'envoler les derniers feuillets dorés de l'automne. En cette fin d'après-midi, trois silhouettes féminines marchaient d'un pas vif vers le Mary Wilder Hall, le manteau serré, les joues rosies par le froid.

Marthe rentrait des laboratoires de sciences expérimentales, flanquée de ses deux fidèles amies, Myrtle et Margaret, après plus de trois heures passées dans un laboratoire à peine chauffé, plongées dans les mystères de la chimie organique. Comme chaque jour, leur petite routine les menait du bâtiment scientifique au dortoir, en quête d'un peu de calme et, surtout, d'une boisson chaude bien méritée.

L'année avait été dense. Les examens semestriels approchaient, et tout le mois d'octobre avait été consacré à l'accueil des nouvelles arrivantes, les *Freshmen*. La tradition d'intégration à Mount Holyoke n'était pas une simple formalité : chaque promotion organisait des festivités, des spectacles, des chants. Marthe s'y était investie pleinement, comme toutes ses camarades.

Fondé en 1837 par Mary Lyon, Mount Holyoke College avait été la première institution d'enseignement supérieur aux États-Unis réservée aux femmes. À une époque où l'idée même d'une éducation universitaire féminine faisait sourciller les conservateurs, cette pionnière inflexible et visionnaire avait réussi à imposer son projet. L'établissement avait gagné en prestige au fil des décennies, reconnu officiellement comme collège universitaire en 1893, et jouissait désormais d'une réputation qui dépassait largement les frontières du Massachusetts.

Marthe n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle était arrivée à South Hadley, accompagnée de ses parents, Armand et Adèle Hartmann. Ils avaient franchi l'Atlantique à bord du *France II*, puis traversé une partie du pays pour atteindre cette petite ville universitaire. Sa destination n'avait rien d'un hasard. À New York, la famille avait été accueillie par Tante Walburge, la sœur d'Armand, installée en Amérique depuis plus de quarante ans. Walburge et son mari avaient quitté l'Alsace peu après l'annexion de 1871, en quête de liberté et d'avenir. Ils

s'étaient établis à Holyoke, à quelques kilomètres de l'université, où ils avaient fondé une papeterie qui, avec le développement de la presse, était devenue en quelques années une entreprise prospère.

Marthe logeait au Wilder Hall dans une chambre spacieuse, partagée pendant plusieurs mois avec Sigrid, une étudiante allemande devenue son amie la plus proche. Mais au déclenchement de la guerre, à la demande pressante de son père, Sigrid avait dû rentrer en Bavière. Depuis, Marthe occupait seule cette chambre au dernier étage, qui offrait en temps normal une vue splendide sur la vallée du Connecticut et le mont Holyoke. Ce soir-là, le brouillard s'accrochait aux vitres.

Avant de monter, les trois amies s'arrêtèrent, comme à leur habitude, au bureau du courrier. Marthe sentit son cœur bondir en découvrant deux enveloppes. L'une d'elles, d'un bleu délavé, portait l'écriture familière de sa mère. Elle la glissa immédiatement dans la poche de son manteau. Les lettres de Paris étaient devenues rares et précieuses. Depuis l'été 1914, le courrier provenant d'Europe mettait des semaines à parvenir, et l'incertitude s'était muée en angoisse dès lors que les nouvelles de son frère Jean s'étaient faites plus sporadiques.

Dans le silence de sa chambre, Marthe s'assit sur le bord de son lit, retira ses gants, et décacheta la lettre. Elle n'eut besoin que de quelques lignes pour sentir son corps se raidir.

Ma chère Marthe,

Ton père et moi avons longuement hésité avant de t'écrire.

Tu comprendras pourquoi.

Les nouvelles que nous avons reçues de Jean nous ont bouleversés...

Ainsi commençait la lettre, rédigée à l'encre violette sur un papier fin. Marthe y retrouva la voix calme de sa mère, tremblante mais digne. Jean, affecté à l'escadrille N12, avait disparu début octobre au cours d'une mission particulière au-dessus du front. Son avion avait été vu pour la dernière fois en rase campagne, au-delà des lignes allemandes. Blessé, il avait tenté un atterrissage d'urgence.

Le regard de Marthe glissa rapidement jusqu'au bas de la page, ses doigts tremblaient légèrement. Puis, dans un mouvement lent, elle se laissa basculer en arrière, la lettre toujours en main.

Jean avait disparu.

Ou plutôt, il avait été blessé et capturé, puis interné en Allemagne, dans des circonstances qui restaient encore floues. Il avait été vu pour la dernière fois au

nord-est de Reims, en mission aérienne pour déposer un agent derrière les lignes ennemies. Son Nieuport, victime d'une panne, s'était écrasé dans un champ. Un autre appareil français, alors en mission de reconnaissance, avait pu observer la scène et identifier son avion.

Les jours suivants avaient confirmé les pires craintes. Après un passage au Lazaret Saint-Clément de Metz, il avait été transféré au Fort Prinz Karl à Ingolstadt, un camp réservé aux prisonniers qui n'entendaient pas se conformer à leur nouveau statut et qui, jugé être des profils à haut risque, d'évasion évidemment, devaient être mis hors d'état de nuire selon les autorités du Haut Commandement du Reich.

Blessé mais vivant, disait la lettre.

Mais pour combien de temps ? Et dans quelles conditions ?

Marthe demeura allongée un long moment, les yeux ouverts, fixant le plafond. Mille pensées défilaient. Les souvenirs d'enfance, leurs lectures partagées, leurs rêves, leur sentiment patriotique et leur fidélité à l'Alsace où ils s'étaient rendus plusieurs fois pour passer une partie de leurs vacances auprès de leur grand-mère. Elle pensa à Strasbourg, à la mémoire familiale piétinée par la guerre, à son grand-père fusillé pour avoir refusé de prêter allégeance au nouvel Empire allemand. Elle songea à son père, Armand, marqué par le siège de Paris en 1870. Elle se sentait soudain l'héritière d'une lignée blessée, mais indomptable.

Un coup léger à la porte. Myrtle et Margaret. Marthe se leva, rassembla ses esprits, et ouvrit. À la vue de son visage défait, ses deux amies comprirent immédiatement. Les yeux embués de larmes, Marthe leur tendit la lettre. Elle n'avait plus besoin de mots. Elles la prirent dans leurs bras et tentèrent de la rassurer. Elles tentaient de rassurer leur amie. Jean était vivant. Il était loin du front. Il ne risquait plus d'être tué désormais. Il allait, peut-être, être échangé contre un prisonnier allemand...

Mais Marthe ne les écoutait plus vraiment. Elle s'était assise, recroquevillée dans son fauteuil. Puis, sans prévenir :

— Il faut que je rentre en France. Il faut que je le fasse sortir de là.

Margaret laissa échapper un rire nerveux. Myrtle, plus lucide, fronça les sourcils.

— Marthe... Tu n'y penses pas sérieusement ?

— Il est en Bavière. Ce n'est pas si loin de chez Sigrid. Il faut que je trouve une carte. J'irai, et je trouverai un moyen.

Ses amies échangèrent un regard d'incrédulité.

Ce soir-là, une décision venait d'être prise. Silencieuse mais définitive.

Elle ne savait pas encore jusqu'où cela la mènerait. Mais elle avait déjà franchi le point de non-retour.

Chapitre 2

Une décision irrévocable

La nuit avait été courte. Marthe ne se souvenait pas s'être endormie, et pourtant elle avait dormi. Réveillée avant le lever du soleil, elle s'était habillée lentement, mécaniquement, comme si elle cherchait à donner un cadre logique à ce qui bouillonnait en elle. Le courrier de la veille tournait encore en boucle dans son esprit. Jean. Blessé. Prisonnier. Interné. L'Allemagne. La Bavière. Le nom d'Ingolstadt ne figurait nulle part dans la lettre de sa mère, mais Marthe l'avait lu entre les lignes, elle avait entendu parler de cette forteresse. Ce pressentiment était devenu certitude.

Au petit-déjeuner, elle n'avait presque rien mangé. Myrtle et Margaret avaient respecté son silence. Elles avaient compris. La légèreté des jours précédents, les rires complices, les bavardages d'étudiantes... tout cela semblait soudain appartenir à un autre monde – à une autre vie.

Après ses cours, Marthe s'était rendue à la bibliothèque de l'école. Là, parmi les atlas et les ouvrages de géographie européenne, elle trouva une carte détaillée de l'Allemagne du sud. Elle y traça du doigt une ligne imaginaire reliant Metz à Ingolstadt. Elle calcula les distances, chercha des noms de villes, des lignes de chemin de fer. Elle voulait comprendre. Anticiper. Rassembler déjà les premières pièces d'un plan fou. Son regard s'arrêta un instant sur le nom de Munich, puis celui de Starnberg. Des noms qui, jusqu'ici, ne représentaient que des points sur une carte, et qui devenaient maintenant les jalons d'un itinéraire potentiel.

Elle savait ce que signifiait un camp de prisonniers comme le Fort Prinz Karl. Une forteresse. Un piège. Une structure militaire rigoureusement surveillée, destinée à dissuader et empêcher toute évasion, à pratiquer la torture morale. Et pourtant, dans cette folie, elle trouvait maintenant une forme d'apaisement : agir, préparer, construire une issue, aussi improbable soit-elle.

À son retour au Wilder Hall, Marthe trouva une carte postale glissée sous la porte de sa chambre. C'était Myrtle qui lui proposait de se retrouver un peu plus tard au salon de lecture. Marthe répondit d'un mot griffonné sur un papier de brouillon : *Pas ce soir. Trop à faire. Merci pour tout.*

Elle ferma la porte, alluma la petite lampe à pétrole sur son bureau et sortit un cahier neuf.

Sur la première page, elle écrivit : Journal de retour, Novembre 1915.

Et en titre : *Ce que j'ai décidé de faire ne peut être dit à voix haute. Mais l'écrire me permet de le rendre réel.*

Elle se mit à consigner ses pensées, ses souvenirs, ses inquiétudes. Elle nota aussi quelques idées : les Pays-Bas. Le statut de pays neutre. L'idée d'y parvenir depuis la France, d'y croiser une frontière, de remonter vers l'Allemagne avec un statut lui permettant d'y entrer, d'y séjourner, d'y voyager et même d'y comploter. Journaliste, correspondante de guerre, c'était, d'après elle, la seule justification possible pour qu'une jeune femme pouvait se prévaloir afin de se rendre en Allemagne, depuis que la guerre avait été déclarée. Elle savait bien sûr que cela était impossible sans autorisation, sans papiers officiels. Seule, elle n'y parviendrait pas, il lui fallait de l'aide.

Tout était encore flou, mais quelque chose de fondamental avait changé : elle n'était plus une simple spectatrice de loin de cette guerre. Elle entrait dans l'histoire, à sa manière. Une jeune femme de vingt-trois ans, à la volonté affûtée, prête à risquer sa vie, pour sauver son frère.

Elle se leva, traversa la pièce, ouvrit sa malle et en sortit un petit coffret de bois. À l'intérieur, soigneusement pliée, une photographie de Jean en uniforme, prise au cours de l'été 1912. Il souriait, l'air résolu. Marthe ferma les yeux, et murmura pour elle seule :

— Je viendrai te chercher. Je te le promets.

Mais dans l'ombre du doute, une voix en elle murmurait « *et si je n'y arrivais pas ?* »
